LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE À TRAVERS LE TEMPS ET L'ESPACE: LE TETRAEDRE TRADUCTIONNEL

CZU: 81`25:008(091) DOI: 10.5281/zenodo.6519677

Ana GUȚU
Universitatea de Stat din Moldova, Școala Doctorală de Științe Umaniste
ORCID: 0000-0002-1965-136X

În acest articol autoarea abordează tema dialogul intercultural din perspectiva istoriei traducerii. Autoarea propune să construiască convențional un tetraedru segmentat, care să reprezinte structura dinamică a traducerii din punct de vedere sistemic: traducător – societate – limba/cultură sursă – limba/cultură gazdă. Concluzia acestei cercetări este: în funcție de prioritățile societale, de dezvoltarea istorică a civilizațiilor, rolul uneia din componentele tetraedrului traducțional a fost definitoriu, chiar dacă nu există simetrie între spațiile geografice, dezvoltarea diacronică/istorică și poziția componentelor tetraedrului traducțional.

Cuvinte-cheie*: traducere, dialog intercultural, tetraedru traducțional, societate, limbă/cultură-sursă, limbă/cultură-gazdă.*

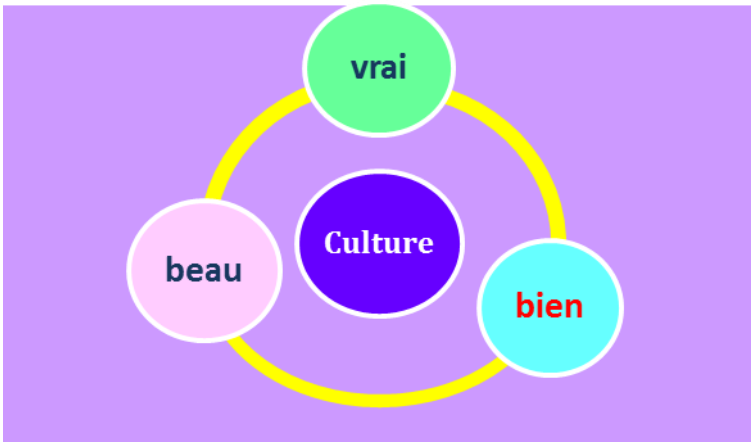
INTERCULTURAL COMMUNICATION THROUGH THE TIME AND THE SPACE: THE TRANSLATIONAL TETRAHEDRON

This paper is about the intercultural dialogue across history of translation. The author purpose to build conventionally a segmented pyramid which represents the dynamic structure of translation from systemic point of view: translator – society – source language/culture - host language /culture. The conclusion of this paper is: depending of the societal priorities, historical development of the civilizations, the role of itch component of the segmented tetrahedron of translation was basic, even if there is no symmetry between geographical spaces, historical development and the position of the components of segmented tetrahedron.

Keywords*: translation, intercultural dialogue, translators, segmented tetraedre, society, source language/culture, host language/culture.*

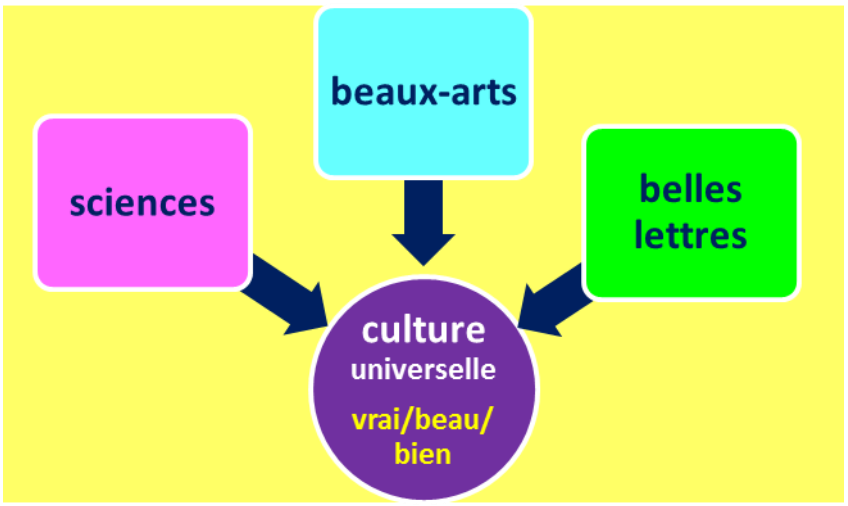
La « culture » est probablement le mot sémantiquement le plus vaste qui existe dans n'importe quelle langue, tellement il est incommensurable du point de vue de la multitude de phénomènes, événements, processus, réalisations géniales que l'humanité a livrés depuis son existence. La culture est aussi définie comme « *une forme de civilisation* » [1, p. 53]. Bien sûr, chaque société a ses institutions qui préservent et promeuvent son patrimoine spirituel et, dans ce sens, la culture est associée d'abord à l'humanisme, à ses valeurs. Quant aux valeurs, celles-ci peuvent être groupées en trois catégories : *le vrai, le bien et le beau*. La *valeur* (ce qui doit être) se distingue de la *vérité* (ce qui est), et elle n'est pas obligatoirement liée au coût exprimé en argent d'un objet. Nous sommes plutôt porté à accorder le statut de valeur à des notions immatérielles, désirées par l'homme, appréciées universellement – telles sont les vertus comme la sagesse, l'honnêteté, l'amitié, telles sont les chefs-d'œuvre de la culture universelle – les beaux-arts, les littératures, etc. De même que le mot « culture », « valeur » possède un volume sémantique mettant ensemble philosophie, société, création, esthétique et idéologie. Les valeurs sont souvent frappées de légitimité, étant liées à l'éducation, mais parfois elles se fraient difficilement le chemin vers l'acceptation pansociétale, étant classées comme déviantes et marginales à certaines étapes de développement des civilisations.

Culture et valeur – valeur et culture: voilà une dyade que nous traiterons plutôt en palimpseste, en dehors du *bien,* du *vrai* et du *beau* il n'y a pas de valeurs, et donc, il n'y a pas de culture.



Graphe 1. *La triade des valeurs de la culture*

La circulation transfrontalière et transnationale des valeurs culturelles assure leur universalité et leur pérennité. Cette circulation se fait grâce à une reconnaissance unanime ou quasi-unanime au niveau national pour s'engager ensuite sur la voie de l'éternité. Leur résistance à la fuite du temps s'explique par l'immatérialité des valeurs authentiques, véritables, même si certaines d'entre elles (telles les peintures, les sculptures, les monuments d'architecture, les créations musicales, etc.) semblent être attrapées dans un emballage matériel. Précisons la variété et la richesse du patrimoine culturel universel qui regroupe ***les beaux-arts*** d'un coté, ***les belles lettres*** de l'autre et, bien sûr, ***la science***.



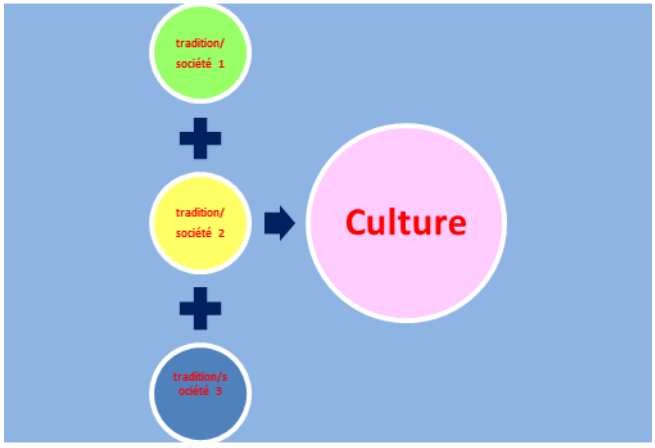
Graphe 2. *Les parties composantes de la culture universelle*

Il faut reconnaître que la circulation des ces valeurs culturelles universelles ne peut pas avoir lieu en dehors de la langue, code de communication humaine par excellence. Le rapport entre la langue et la culture ou plutôt le lien intime entre les deux phénomènes/processus/produits de l'humanité est d'une nature complexe, loin d'être clarifié doctrinairement et établi avec une précision mathématique, donnant droit à la sacralité biblique. « *La culture est un lieu collectif qui, tout complexe et diversifié qu'il soit, impose ses propres critères de pertinence et, corrélativement, ses résistances et ses censures à l'interprétation des sens potentiels aussi bien qu'à l'interprétation des sens explicites*. » [2, p. 37].

D'autre part, il n'est pas question d'envisager la communication des cultures en dehors de la traduction. L'évolution de l'activité traduisante, en commençant par les textes sacrés, la pratique de

l'oracle, en continuant par les belles infidèles de la Renaissance et jusqu'aux écrits post-modernistes nous prouve que la traduction, c'est-à-dire l'aisance de la communication multilingue, permet le contact entre les civilisations qui assure la constitution de ce que nous appelons le patrimoine culturel universel. Une première question qui surgit avec l'établissement de la triade langue-culture-traduction c'est comment traiter *la langue et la culture* ? Ladmiral semble ne pas être tellement optimiste : *« S'assigner pour tâche de traduire la langue-culture dans sa totalité, ce peut être un mot d'ordre théorique, mais qui reste précisément théorique ; car c'est un pari inaliénable dans la pratique traduisante »* [3, p.25].

En jetant un regard sur les écrits scientifiques en matière, nous pouvons déceler deux approches distinctes : celle partagée par Jean-René Ladmiral, et notamment que la langue et la culture ne peuvent pas constituer un palimpseste : *« En réalité, il s'agit d'un couple articulant d'une part un* ***état de la langue déterminé*** *et d'autre part des éléments qu'y a sédimentés la* ***socioculture****. […] nous entendons ici le terme de "socioculture" au sens de ce que peut véhiculer la langue et qui va du social au culturel, c'est-à-dire autant les pratiques sociales plus ou moins passagères d'une époque que la culture qui tend à faire tradition »*. [3, p.25]. Cette précision de Ladmiral introduit le troisième élément – la composante sociale, qui, à son tour, est ancrée dans la temporalité. Ainsi, Ladmiral entend-il que la culture en tant que concept se présente comme un ensemble de traditions, acceptées par la société à des étapes différentes d'évolution historique.



Graphe 3. *Constitution de la culture dans la société*

Selon Ladmiral, il serait impossible d'entrevoir une coïncidence à cent pour cent entre la langue et la culture, telle que la voit Henri Meschonnic qui plaide pour une entité globale langue-culture ou culture-langue, il veut que la traduction soit « *la production et le produit d'un contact culturel au niveau des structures mêmes de la langue* ». [Cité d'après 3, p.25].

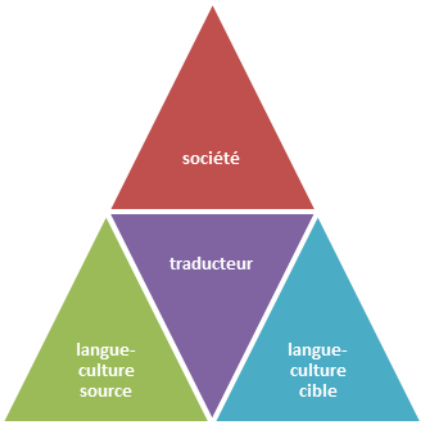


Graphe 4. *Le concept de langue-culture en tant qu'entité indissoluble*

Certainement, le cas de figure le plus compliqué du transfert interculturel via la traduction c'est la traduction d'une œuvre littéraire avec présence biculturelle (par exemple, les œuvres de Panait Istrati – roumain/français, ou de Salman Rushdie ourdou/anglais, ou Free Life de Ha Jin – anglais-américain/chinois) impliquant « *des marqueurs de greffage du réel du texte original – la diglossie et le biculturalisme* » [4, p. 221]. Dans ces cas-là les œuvres susmentionnées seront traduites dans une langue et une culture tierces, fait qui impliquera des techniques et des procédés plus spécifiques : utilisation de l'italique, pour rendre la fausse présence d'une des langues/cultures de l'original, repérage et adoption d'un code phonétique artificiel pour la translitération de l'accent d'une des deux langues de l'original avec une tentative de conservation des jeux de mots utilisés dans les œuvres originales.

Mais, dans cet article, nous n'allons pas entrer dans les détails de ces cas assez compliqués et plus rares du transfert culturel qui impliquent l'actualisation de trois langues/cultures à la fois. Une pareille étude nécessiterait une approche psychologique obligatoire. Nous allons examiner la question de manière plus universelle et généralisatrice, en appliquant une approche systémique, dialectique et diachronique à l'examen du phénomène du transfert culturel par le biais des traductions.

Dans ce but, nous adopterons la perspective d'une sémiotique tridimensionnelle, compte tenu du fait que la traduction implique plusieurs systèmes et codes de communication, nous proposons une représentation complexe du processus de la traduction comme un transfert interculturel, assurant la communication entre les locuteurs qui parlent des langues différentes et sont porteurs de cultures différentes. Le traducteur, lui, étant la figure-phare, se place au centre de la communication interculturelle, tous les concepts évoqués jusqu'à présent y étant entraînés : langue, culture (valeurs, identités) et société. Nous proposons dans ce but une méthode que nous appelons, de manière conventionnelle, ***la géométrie de la pensée***, et qui nous suggère un graphe qui représente une tétraèdre traductionnel, qui se prête à une analyse visuelle en trois dimensions, c'est-à-dire compte tenu du volume en tant qu'objet de la réalité.



Graphe 5. *Tétraèdre traductionnel de la traduction des cultures*

Cette pyramide contient les composantes essentielles de la traduction en tant que phénomène sociétal, qui met en valeur, en fonction de l'étape de développement de la traduction, une des composantes. Ainsi, l'objet en 3D de la tétraèdre traductionnel, peut être placé sur une des 4 facettes de la pyramide, de façon que sa base soit tantôt ***le traducteur***, tantôt ***la société***, tantôt ***la langue/culture source***, tantôt ***la langue/culture cible***. Nous allons tâcher de prouver par des exemples de l'histoire que chacune des 4 composantes de la tétraèdre traductionnel de la traduction a servi de priorité pour assurer le progrès de la société, de la nation ou de l'empire.

Le traducteur - pilier de l'éveil des civilisations

Les personnalités éminentes de la civilisation universelles ont été les polyglottes et les traducteurs, ceux qui ont inventé des alphabets, ceux qui ont traduit les textes sacrés. Wulfila a évangélisé les Goths, ayant traduit les Écritures au IV^{e} siècle, Mesrop Machtots (360-441), figure dominante de l'Arménie, apporte sa contribution capitale à la culture arménienne en inventant l'alphabet arménien – il parle grec, perse et syriaque en plus de l'arménien. Cyrille et Méthode on été des missionnaires auprès des Slaves, ils ont inventé l'alphabet « glagolitique » vers 862, afin d'accomplir leur œuvre de traducteurs, missionnaires et diplomates. James Evans, missionnaire, polyglotte, instituteur, invente l'écriture pour les Indiens Cris du Canada en 1840.

Les traducteurs sont aussi les bâtisseurs des langues et des littératures nationales. Il suffit de rappeler les exemples des traductions des textes sacrés dans les langues nationales en Angleterre par William Tyndale, étranglé et puis brûlé le 6 octobre 1536. Il a été réhabilité par les travaux d'un chercheur anglais, David Daniell, qui a publié l'Ancien et le Nouveau Testament en 1989-1992 ainsi que la biographie complète de Tyndale, dans laquelle il compare l'apport de Tyndale à la langue et la littérature anglaise à celui de Newton en physique. En France le traducteur Jacques Amiot (1513-1593) se propose d'embellir et d'enrichir la langue française, le traducteur de la Bible Olivetain (…-1538), le traducteur érudit Étienne Dolet, introducteur du mot « *traduction* » en français (1509-1546), Pierrot d'Ablancourt (1606-1664) préoccupé lui aussi du style et de la clarté de la langue française - tous ont contribué à la constitution et au développement de la langue française moderne. En Allemagne Martin Luther (1483-1546), traducteur de la Bible en allemand, fut le catalyseur de la langue allemande et sa traduction de la Bible a servi de source pour les premières grammaires de langue allemande. Il est aussi intéressant de suivre l'histoire de la « résurrection » de l'hébreu en tant que langue nationale, qui s'est produite au XIX^{e} siècle grâce à la contribution du journaliste–linguiste Eliezer Ben-Yehuda (1858-1922), qui est devenu le promoteur ardent de l'idée de la propagation de l'hébreu en tant que langue nationale de l'état hébreu. En fait,

faire d'une langue sacrée, dans laquelle des textes sacrés judaïques ont été réunis au IV^{e} siècle, une langue vivante fut une véritable aventure, car la tâche principale dans la « résurrection » de l'hébreu revint aux traducteurs. [5 pp. 21-54).

Un autre cas de figure qui met en valeur le rôle des traducteurs dans l'histoire c'est leur manifestation en tant que décideurs du pouvoir. Généralement les traducteurs et les interprètes sont une émanation du pouvoir politique. Il ne leur revient que le rôle de porte-parole en d'autres langues. Mais il y a eu des cas où les traducteurs-polyglottes se sont approchés de manière très intime du pouvoir politique : Saint–Jérôme fut le secrétaire personnel du pape Damase I-er. Après la mort de son protecteur, Saint-Jérôme faillit devenir pape, mais il perdit les élections et le nouveau pape Siricius (334-399) lui rendit la vie impossible, fait qui poussa Saint-Jérôme à aller poursuivre son œuvre de traduction à Bethléem. Leonardo Bruni (1374-1444) représente dans l'histoire de la ville de Florence en Italie l'exercice du pouvoir économique-commercial, car il était un membre influent de la guilde florentine des importateurs de vêtements et de laine. Il pouvait se permettre le luxe de raisonner sur le bon goût en latin plutôt que de la servilité en traduction aux textes grecs… En Angleterre Willam Caxton (1442-1491) est connu comme auteur de traductions en anglais de textes français, mais aussi comme premier imprimeur d'Angleterre. Mais son pouvoir était aussi d'ordre économique : il était un riche et influent marchand de laine. Le prestige commercial lui a permis de devenir conseiller financier de la duchesse Marguerite de Bourgogne. La conquête du Nouveau Monde est un autre exemple qui dévoile l'importance des interprètes dans le processus de colonisation. Le nom de Dona Marina la Princesa Azteca (1505-1550) est presque mythique. Interprète personnelle de Cortés, elle a contribué à la conquête du Mexique plus que les soldats et les tribus alliés.

La liste est longue, il faut y ajouter les cas des traducteurs-interprètes devenus célèbres grâce à leur talent et cela leur a valu des carrières militaires et diplomatiques brillantes, un exemple éloquent étant celui du général Vernon A. Walters né en 1917 (français, esp agnol, russe, italien, allemand, anglais), directeur-adjoint de la CIA, ambassadeur à l'ONU, ambassadeur en Allemagne. [5, pp.139-162 ; 277-306].

La société – *terra grata* pour les activités traduisantes

L'importance de la dimension sociétale dans tout ce que signifient civilisation, progrès, politique, pouvoir, démocratie, etc. est incontestable. En même temps qu'est-ce que nous envisageons sous le terme de « société » ? Pourquoi ne pas dire « pays », « nation » ou « empire » ? Nous avons choisi ce terme pour introduire un élément dynamique s'identifiant à un besoin généralisé, qui, celui-ci, peut être formulé soit par les « princes » des sociétés soit par la « plèbe ». Cela ne signifie pas que le rôle du traducteur n'est pas définitoire, tout au contraire, le traducteur continuera d'exercer sa mission, mais dans ce deuxième paradigme il sera surtout au service de la société, car c'est elle qui lui dictera ses besoins et priorités. De ce point de vue, ce sont Hatim et Mason qui mettent l'accent sur cette dimension sociétale qu'ils définissent comme motivation incitatrice à toute activité traduisante : „*Las motivaciones del traductor están inseparablemente ligadas al contexto sociocultural en el que se produce el acto de traducir. Es de importancia, en consecuencia, considerar siempre la actividad traslaticia en un contexto social. Antes, por ejemplo, de que exista la traducción es necesario que haya habido una necesidad de traducir […] la posición del texto original en tanto que producto social, los lectores a quienes va dirigido, las circunstancias socioeconómicas de su producción, su traducción y recepción por los lectores de la versión, son todos factores relevantes al estudiar el proceso translaticio*." [6, pp. 23-24].

Nous allons appuyer nos affirmations par des exemples remontant à l'histoire des traductions. L'exemple le plus pertinent, classique surtout, c'est le phénomène de la propagation des religions. Et du point de vue de la traduction, toutes les religions se divisent en deux catégories : les religions qui prônent la sacralité d'une seule langue et les religions, plus « libérales », qui soutiennent que le message des textes sacrés peut être expliqué et rendu accessible dans toutes les langues. Compte tenu de cette division, pour la première catégorie de religions, principalement représentées par le judaïsme et l'islam, les traductions des textes sacrés respectifs ne seront que des répliques secondaires, sans pouvoir sacré, tandis que pour la seconde catégorie de religions, et notamment le christianisme et le bouddhisme, les traductions des textes sacrés sont considérées comme de véritables textes sacrés, ayant la même valeur théologique que les originaux.

La traduction de la Torah fut une nécessité des sociétés, car le Talmud lui-même mentionne le besoin de légitimer la traduction. La Bible hébraïque comporte 24 livres, et leur rédaction fut échelonnée sur un millénaire. La version grecque de la Bible hébraïque est connue sous le nom de Septante, (308-246 av. J.-C.). Après des années de large utilisation de la Septante par les Juifs de langue grecque, les rabbins durent revenir aux textes en hébreu, mais ils ne condamnèrent pas la traduction de la Torah en grec, car, selon la légende, les 70 (voire 72) traducteurs engagés par le roi Ptolémée eurent de l'inspiration divine. D'autres besoins des sociétés pour la traduction de la Bible judaïque ont été matérialisés dans sa traduction en judéo-persan (1319), en judéo-tatar (1836) et en langues judéo-romanes, telle que la célèbre Bible de Ferrare (1553), la version arabe de Saadia ben Joseph de Fayoum (892-942) et la version allemande de Moses Mendelsonhn (1729-1786). [5, p. 173-180].

Le christianisme est né sur le terrain propice des textes hébraïques. Un des deux textes fondamentaux de l'Église chrétienne naissante a été la Septante, alias l'Ancien Testament, donc une traduction. Le second a été le Nouveau Testament, rédigé principalement en grec. Il serait difficile de trouver un autre exemple plus merveilleux par son ampleur, sa pérennité et sa circulation universelle, que le besoin sociétal de la traduction de la Bible vers les langues indo-européennes. Plus que cela, le christianisme a fait de la traduction un moyen privilégié de la diffusion de ses textes sacrés, et donc de la religion chrétienne. La Bible a été traduite entièrement ou partiellement en environ 2000 langues, c'est aussi le livre le plus répandu au monde. Saint-Jérome (331-420) est sans doute le plus connu des traducteurs de la Bible. Saint-Jérôme est le modèle accompli de l'humaniste-traducteur (connaissant l'hébreu, le grec, le latin) qui, sans avoir été prédicateur, sans avoir fait des miracles et sans être mort martyr fut canonisé au VIII^{e} siècle. [5, p. 183].

L'islam, à la différence du christianisme, n'a pas utilisé la traduction comme moyen privilégié de diffusion de la religion musulmane. Certains versets du Coran mentionnent de manière expresse que la langue arabe est la seule langue qui soit capable de transmettre la parole divine. Pourtant, malgré cette interdiction, les sociétés occidentales ont toujours manifesté de l'intérêt envers l'islam, plusieurs traductions du Coran ont été réalisées au long des siècles. Le théologien et réformateur indien Shal Wali Allah (1703-1762) a traduit le Coran en persan, langue littéraire de l'Inde musulmane du XVIII^{e} siècle. La première version anglaise du Coran a été réalisée par un musulman, éminent spécialiste de l'islam, Mohammed Ali Lahori (1874-1951), sa version date de 1917. La liste des exemples de formulation par les sociétés de besoins impérieux de traduction est plus longue. Tel est l'exemple de la diffusion des textes sacrés hindouistes en sanscrit, langue sacrée, la Bhagavad Gîtă et les Vedas, ainsi que la diffusion du bouddhisme en Extrême-Orient dans de nombreuses langues locales, même si avec le temps certaines langues telles que le chinois

classique, le pali et le tibétain littéraire sont devenues langues sacrées du bouddhisme. [5, p. 195-202].

À part la diffusion des religions, qui semble être le besoin qui a la longévité la plus impressionnante, revenons vers d'autres besoins sociétaux formulés à l'égard de la traduction. Il nous est indispensable de formuler le besoin sociétal le plus ardent – la nécessité d'assurer la circulation des connaissances et des savoirs. Cela s'est produit dans toutes les sociétés, dans tous les pays, dans toutes les époques. La traduction apparaît comme le moyen privilégié de circulation et de transmission des connaissances, des savoirs, des savoir-faire. La recherche originale qui donne naissance aux innovations n'a pas toujours été convoitée en égale mesure par les pays du monde. Les inégalités de développement sociétal, le « déficit » des talents scientifiques ont encouragé certaines sociétés à propager les savoirs et les connaissances à l'aide des traductions. Le philosophe roumain Horia Roman Patapievici mentionne que « *L'esprit scientifique moderne est né en Europe Occidentale. Il a été importé en Europe de l'Est. En Occident il a existé une longue et continue réflexion épistémologique […] Dans l'Est de l'Europe cette tradition n'a pas existé*. » [7, p. 87]. Il est toujours moins coûteux de traduire que de s'adonner à la recherche authentique. Il est toujours intéressant de traduire la littérature de belles-lettres, car en lisant les chefs-d'œuvre de la littérature universelle on prend connaissance de la culture d'autrui. Disons que ce besoin sociétal, cette demande de plus en plus croissante de la modernité pour la circulation des savoirs et des connaissances, qui met au service de l'homme les technologies nouvelles, constitue un axe porteur de la traduction en tant que phénomène instrumentalisé de la culture de l'information. Il suffit de penser à l'utilisation fréquente de *Google translation* pour accéder à des informations dont une personne a besoin. Une question rhétorique surgit : l'accès multilingue à des informations et connaissances sur Internet serait-il une sorte de circulation des valeurs culturelles, ou pas ?

Un autre besoin de la société contemporaine est la traduction et l'interprétation de conférence dans les institutions internationales. Les interprètes sont aujourd'hui de véritables témoins et même bâtisseurs de l'histoire moderne. Invisibles car réfugiés dans les cabines d'interprétation, mais indispensables, car rien ne va sans leurs prestation, les interprètes de conférence produisent des heures de communication multilingue. Leurs collègues les traducteurs produisent des volumes impensables de documents officiels en langues différentes. Est-ce que quelqu'un s'est imaginé une seule seconde ce qui pourrait se passer sans l'armée interculturelle des traducteurs et des interprètes au service des institutions internationales ? Mais, cette communication serait-elle porteuse des cultures ? Certes, encore une question rhétorique qui nécessite une réflexion pour trouver une réponse.

La proéminence de la langue/culture source – inspiration pour le progrès des pays

Cette troisième facette de la tétraèdre traductionnel ne doit pas être comprise comme une des antinomies de la traduction bien connue : un traducteur doit-il être plutôt sourcier ou plutôt cibliste, pour parler dans les termes de Jean-René Ladmiral. D'autant plus que le problème a été déjà soulevé depuis longtemps comme le remarque Umberto Eco : « *Humboldt et Schleiermasher ont déjà posé le problème : une traduction doit-elle amener le lecteur à comprendre l'univers linguistique et culturel du texte source, ou doit-elle transformer le texte original pour le rendre acceptable au lecteur de la langue et de la culture de destination ? En d'autres mots, étant donné une traduction d'Homère, le traducteur doit-il transformer son public en lecteurs grecs de l'époque homérique, ou bien contraindre Homère à écrire comme s'il était un auteur de notre temps ? »* [8, p.202].

La facette que nous analysons est plutôt applicable aux segments de l'histoire quand la traduction a servi de moyen d'enrichissement pour certaines langues et cultures. Les pôles d'appropriation des cultures d'autrui par le biais de la traduction sont géographiquement divers. Premièrement nous ferons référence à l'Empire Romain, où les traductions étaient vues comme moyen d'enrichissement de la civilisation latine. On traduisait beaucoup pour enrichir, mais aussi pour embellir la langue latine, la littérature. Cette ouverture de l'empire romain vers d'autres civilisations, vers d'autres systèmes de pensée a largement contribué à l'épanouissement de la vie spirituelle, à l'appropriation des systèmes philosophiques étrangers et à la création de propres systèmes de pensées. Cicéron est entré dans l'histoire de la traduction comme le premier lettré qui a abordé la problématique de la traduction de manière antinomique : traduire la lettre ou l'esprit reste jusqu'à nos jours une sorte d'objection préjudicielle, autour de laquelle des discussions sont menées, et l'encre continue de noircir les pages des savants traductologues de partout dans le monde.

En second lieu il faut mentionner l'ambitieuse entreprise de traduction de Bagdad, en Iraq, qui aux IX^{e} et X^{e} siècles s'est proposé de traduire les écrits scientifiques et philosophiques grecs vers l'arabe, la langue du nouvel empire musulman. Il faut noter que les traductions étaient souvent accompagnées d'exégèses et commentaires qui introduisaient de nouvelles connaissances et faisaient naître d'autres débats. Cette appropriation de la culture grecque à partir du grec et jusque là à partir des versions en syriaque, contribua énormément à l'enrichissement de la civilisation musulmane ; voici quelques noms des traducteurs de la Maison de la Sagesse de Bagdad : Hunayn ibn Ishâq (809-875), Quate ibn Luqa (820-912), Thabit ibn Qurra (834-901, Ibn Na'ima al-Himsi (v. 835). À part l'appropriation du patrimoine culturel grec, les traducteurs ont œuvré aussi à la circulation du patrimoine culturel chinois, indien et persan. [5, p. 119-122].

L'École de Tolède n'est pas un édifice physique, mais la totalité des traductions effectuées en Espagne dans la région de Tolède, et aussi de Barcelone et Tarazona aux XII-XIII^{e} siècles. Cette fois c'était déjà l'appropriation du patrimoine culturel gréco-arabe qui fut le sujet de ces activités traduisantes. Les textes traduits étaient surtout des écrits philosophiques et scientifiques, dont des textes de médecine, mathématiques, astronomie et astrologie. La contribution des traducteurs de l'École de Tolède est particulièrement intéressante et originale par la méthode. Les contraintes politiques de l'époque exigeaient que les traducteurs partent à la recherche des manuscrits qu'ils se proposaient de traduire, et de cette manière les traducteurs devenaient des voyageurs et des transporteurs de cultures – tels sont les cas de Gérard de Crémone (1114-1187), Michael Scott (1175-1234), Adélard de Bath (…-1130). Plus que cela, des ouvrages de traduction étaient couronnés par des créations scientifiques originales, tel est le cas du duo Abraham Bar Hiyya et Platon de Tivoli, qui ont réalisé des traductions arabo-latines, mais aussi en passant par l'hébreu et en arrivant également à l'espagnol vulgaire, tout cela avec la naissance d'un traité de géométrie, composé par Hiyya lui-même. [5, p.126-127]. Si on se pose la question : est-ce que le travail des traducteurs de Tolède était surtout une activité de vulgarisation ou d'appropriation des savoirs étrangers pour l'enrichissement de la culture latine ? la réponse proposée par les chercheurs du phénomène de l'École de Tolède, dont Antoine Berman semble être le plus indiqué, est en faveur de la seconde option. Les milliers de pages des manuscrits de Tolède indiquent le fait que les traducteurs ne se souciaient pas trop de la clarté de leurs traductions, en utilisant beaucoup d'emprunts et des abréviations qui n'auraient guère facilité l'accessibilité de ces ouvrages au peuple. Les voyages entrepris et aussi les traductions effectuées étaient surtout un moyen d'accumuler des connaissances personnelles et de produire sur la commande de l'Église des savoirs

en latin qui manquaient à cette époque–là. D'autre part, les traducteurs de Tolède, de même que leurs collègues de Bagdad, ont enrichi les textes traduits par leurs propres contributions, ce qui a mené au rayonnement des connaissances. La langue/culture réceptrice ou cible s'est enrichie à son tour d'un vocabulaire savant, forgé sous l'influence des traductions médiévales : *« Aux prises avec ces valeurs culturelles, c'est-à-dire avec des discours plus ou moins canoniques dans une société différente de la sienne et plus ou moins éloignée dans le temps ou l'espace, le traducteur n'est pas uniquement un prospecteur des différences, un explorateur de territoires culturels inconnus. Il est aussi celui qui, dans sa reconnaissance de l'autre, change les perspectives de sa communauté. Ses importations ne sont pas des transferts unilatéraux de la langue/culture dite de départ vers sa langue/culture dite d'arrivée. Il met en circulation, il met en doute : son travail comporte d'inévitables transformations et manipulations. Par-delà les décideurs (commanditaires, éditeurs, etc.), par–delà la matérialité des textes, par-delà les coûts de son labeur, il brouille les cartes, en l'occurrence ces cultures, ces valeurs, celles de l'autre comme les siennes propres qu'on voudrait délimitées, alors qu'elles sont fluides, mouvantes. »* [5, p. 207-208].

L'Inde établit encore au VI^{e} siècle des liens culturels avec le monde méditerranéen, des textes de médecine, philosophie et astronomie sont traduits du sanskrit vers l'arabe, le chinois et le grec. Vient ensuite le Moyen Âge qui ne fut guère riche en traductions, comme partout d'ailleurs à de petites exceptions près. Et ce n'est qu'au début du XVI^{e} siècle que les échanges commerciaux et par la suite politiques se multiplièrent et ces échanges on été immanquablement accompagnés de l'intensification des traductions du sanskrit vers les langues occidentales. Des études encyclopédiques sont élaborées à partir des traductions, tel est le cas du juriste traducteur Willams Jones (1746-1794) qui réalisa une compilation exhaustive de l'histoire de la littérature, de la science et des religions indiennes. Ce traducteur fonda aussi une Société asiatique (1784) et initia des études orientales à partir du sanskritisme. Il y a peu de documents écrits attestant les traductions des langues occidentales vers le sanskrit avant le XIX^{e} siècle. En revanche, le XIX^{e} siècle fut le siècle de l'ouverture des sciences indiennes vers le patrimoine scientifique occidental. On peut ainsi affirmer que l'exemple de l'Inde comprend deux facettes de la tétraèdre traductionnel : d'une part elle fut le théâtre de traductions de sa culture/langue de départ vers d'autres cultures et langues, d'autre part l'Inde consentit à accueillir le patrimoine occidental pour s'enrichir elle-même.

La primordialité de la langue/culture cible – instrument puissant de renforcement des empires et des monarchies

Pour illustrer la dernière facette de la tétraèdre traductionnel et notamment l'importance de la langue/culture cible il serait judicieux de commencer nos références par la Grèce antique. L'hégémonie de la langue et la culture grecques est proverbiale, car toutes les traductions qui se faisaient en Grèce antique étaient surtout vers le grec. La philosophie grecque peut être considérée à vrai dire comme la mère inspirée de tous les autres systèmes de pensée philosophiques qui n'ont fait selon certains savants que réitérer les controverses existentielles de l'homme sur cette terre et n'ont fait qu'enrichir les débats des philosophes grecs. En plus, la légende de la Septante alimente la sacralité de la démarche centrifuge de privilégier la traduction vers la langue et la culture d'arrivée pour glorifier la culture respective. Et c'est vrai que la gloire de la culture hellénique nous fascine sans perdre le moindre éclat de son rayonnement au début du XXI^{e} siècle. Il suffit de penser au rôle et à l'importance des théâtres grecs où des milliers de citoyens remplissaient les arènes pour voir les tragédies grecques, un phénomène culturel sans précédent dans l'histoire des civilisations.

Un cas tout à fait particulier est représenté par les empires récents, et plus spécialement l'empire soviétique, qui, selon les données statistiques de l'UNESCO, fut le plus prolifique en matière de traduction. « *L'URSS était une fédération de 15 républiques au sein de laquelle le russe est devenu la langue officielle de l'Union, sans que ce principe n'ait jamais été reconnu dans la Constitution soviétique. Le russe est devenu la langue des communications de cet immense empire de 285 millions de personnes, comprenant quelque 130 langues nationales. Durant 70 ans, c'est-à-dire à une époque donnée du XX*^{e} *siècle, la langue russe a exporté dans les 15 républiques attitudes et comportements, idéologie et réactions.* » [9, p. 18]. Plus que cela, la langue russe est devenue la langue relais pour toutes les traductions qui se faisaient en URSS. Tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle qui étaient traduits vers les langues nationales autres que le russe étaient soigneusement censurés d'abord lors de la traduction vers le russe. Cela était valable pour les langues des 15 républiques socialistes soviétiques, mais pas pour les pays du Traité de Varsovie, qui ont eu plus de chance et qui ont bénéficié d'un régime plus relâché que celui de l'intérieur de l'URSS. Les traducteurs moldaves d'œuvres littéraires françaises Alexandru Gromov, Vasile Vasilache, Argentina Cupcea-Josu se souvenaient avec beaucoup de sarcasme de cette aventure que fut la traduction d'une langue romane vers une autre langue romane par le biais d'une langue slave ! Pis encore, vers une langue romane qui usait de l'alphabet cyrillique. Hélas, ce sont les tournants de l'histoire qui ont marqué non seulement le progrès, mais aussi le recul des systèmes de pensée, laissant la place à une idéologie bâtie sur le mensonge organisé intellectuellement. Cette manière de traduire a ralenti d'une certaine manière le développement de la langue roumaine en République de Moldavie. Aujourd'hui nous avons déjà la possibilité de comparer les traductions des œuvres du français en roumain réalisées dans l'empire soviétique et celles qui ont été faite du français en roumain dans la même période en Roumanie. Nous découvrons que la langue roumaine des traductions littéraires de la Bessarabie était archaïque, et les traductions en roumain de l'époque soviétique sont d'une qualité douteuse, tandis que les traductions littéraires du français vers le roumain réalisées en Roumanie, souvent par des diplomates et des polyglottes natifs, sont d'une qualité exceptionnelle et ne nécessitent pas de retraduction. N'oublions pas que « *[…] le devoir du traducteur est de montrer son auteur tel qu'il est et d'instruire le lecteur, en lui apportant le fait culturel qui est le propre de l'autre et qui fait partie intégrante du texte […] C'est en donnant à voir l'autre, l'étranger, dans sa différence, que la traduction est source d'enrichissement* » [10, p.113].

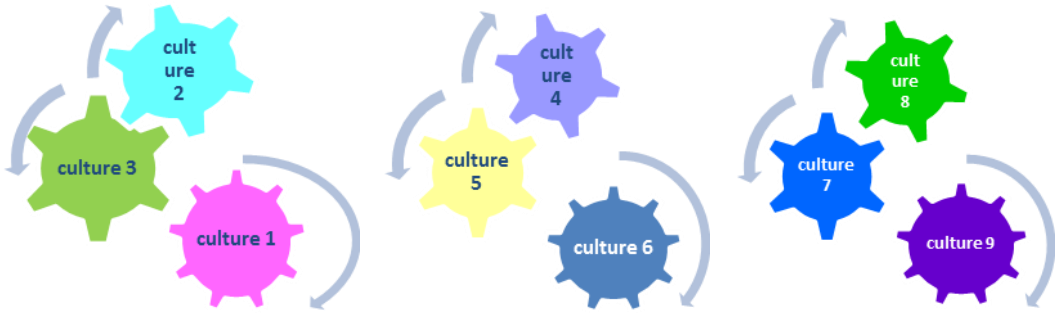
Il faut également noter le fait que le rôle des traducteurs–polyglottes qui ont œuvré dans l'empire soviétique était aussi celui de la subversion. Un poète ou un écrivain qui connaît plusieurs langues est par essence un érudit, un porteur de cultures. L'esprit d'ouverture propre aux traducteurs-écrivains ne pouvait accepter de manière tacite toutes les perversités idéologiques auxquelles étaient soumis les esprits créateurs. Voilà pourquoi l'histoire nous livre des exemples où les poètes-traducteurs se servaient de la traduction des chefs-d'œuvre universels pour réaliser des rajouts, une sorte de « surtraduction », à travers lesquels ils pouvaient exprimer leur révolte et cacher de cette manière aux censeurs les idées de la liberté. Ainsi, entre les années 1934 et 1956, les poètes russes s'entretenaient avec le lecteur par le truchement de Goethe, de Shakespeare, d'Orbéliani et de Hugo [11, p.50].

Conclusions

Il n'est pas si facile de mettre un signe d'égalité entre la langue et la culture, car des phénomènes d'instrumentalisation des langues ont lieu un peu partout dans le monde. Et cela est dû

à la mondialisation et au métissage culturel sans précédent : « *La question n'est pas d'être de telle ou telle langue, mais de telle ou telle culture, et la problématique de la perte de la culture sans abandon linguistique se pose aujourd'hui un peu partout dans le monde occidental. C'est en particulier le cas de l'Europe, dont l'unification se fait non pas sur la base de cultures nationales partagées mais sur celle d'une culture commune mondialisée* » [12, p. 26].

Mais, dans la problématique du voyage des valeurs culturelles par le biais de la traduction il nous convient d'envisager les deux – la langue et la culture - comme une entité en harmonie avec elle-même, pour faciliter le processus de l'analyse scientifique du phénomène. Un regard rétrospectif sur l'histoire des civilisations nous a permis de constater que les traductions à différentes époques, dans différents coins du monde, ont joué un rôle primordial dans la transmission des valeurs culturelles, des savoirs, des connaissances. Nous avons proposé le graphe de la tétraèdre traductionnel à quatre facettes, qui, vue en trois dimensions, nous permet en usant de l'imaginaire historique, d'établir de manière conventionnelle une typologie des priorités qui se dégagent suivant la logique de l'évolution géographique, économique, politique et sociale de différentes régions du monde : ***le(s) traducteur(s), la société, la langue/culture source, la langue/culture cible***. Il n'y a pas de symétrie temporelle ou géographique dans la succession des facettes de la pyramide. Seule l'approche systémique et dialectique nous a permis de dégager les idées de notre article. Pour rester dans la logique de la géométrie de la pensée, nous dirons que ce processus est infini, de même que le processus de circulation des valeurs culturelles à travers la traduction, qui pourrait être représenté comme ceci :



Graphe 4. *Dialogues entre les langues/cultures à travers la traduction*

Ainsi donc, nous nous ralions à l'opinion de Jean-Claude Gémar qui statuait à juste titre que « le traducteur reste le moyen de communication et d'échanges par excellence. En mettant deux langues en contact, l'opération traduisante rapproche deux cultures, hic et nunc, elle induit, consciemment ou non, un jeu d'influences réciproques et imprévisibles – le traducteur est un apprenti sorcier qui s'ignore. La traduction est une clé donnant accès à une culture étrangère dans ce qu'elle a de plus intime : la langue et les valeurs qu'elle exprime. Elle prépare au dialogue en exposant une culture et sa représentation de l'univers dans lequel vit l'Étranger. Elle prédispose à la diversification du dialogue en représentant les différences culturelles autant que linguistiques. Enfin, en contribuant à établir l'égalité entre les langues et les cultures, elle est un vecteur de médiation interlinguistique et interculturelle. » [13, pp.14-15].

La communication interculturelle est l'œuvre capitale que les traducteurs érudits ont réalisée à travers les siècles et les civilisations. C'est aux chercheurs historiens de la traduction de diminuer le nombre de taches blanches qui existent encore dans la valorisation de l'immense contribution des traducteurs à l'épanouissement des civilisations.

Références bibliographiques:

1. *Dictionnaire de la philosophie*. Larousse. DIDIER, J. Paris, Larousse, 1995. 302 p.
2. BRISSET, A. L'identité culturelle de la traduction. In : *Palimpsestes. Traduire la culture*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, N° 11, juillet 2007. p.31-5
3. LADMIRAL, J-R. Le prisme interculturel de la traduction. In : *Palimpsestes. Traduire la culture*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, N° 11, juillet 2007, pp. 15-30.
4. PERRIN, I. Diglossie et biculturalisme littéraires : le cas de A Free Life de Ha Jin. In : *Palimpseses. Le réel en traduction : greffage, traces, mémoire*. No24, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, septembre 2011. p. 205-222.
5. *Les traducteurs dans l'histoire*. Sous la direction de DELISLE, J. et WOODSWORTH, J. Les Presses de l'Université d'Otawa, 2007. 393 p.
6. HATIM, B. & MASON, I. *Teoria de la traducción*. Barcelona, Editorial Ariel, 1995, 332 p.
7. PATAPIEVICI, H. R. *Discernământul modernizării*. Bucureşti, Humanitas, 2009. 227 p.
8. ECO, U. *Dire presque la même chose*. Traduction en français par Myriem Bouzaher, Paris, Bernard Grasset, 2006. 460 p.
9. GUTU, A. *Confusio identitarum*. Chisinau, Sirius,, 2011. 142 p.
10. DUROT-BOUCE, E. *Traducteurs et traductrices d'Ann Radcliffe, où la fidélité est-elle une question de sexe ?* In : Palimpsestes. Traduire le genre : femmes en traduction. Paris, Presses Sorbonne Nouvelles, N° 22, octobre 2009. Pp.101-115
11. ETKIND, E. *Dissident malgré lui*. Trad. Par M. Slodzian, Paris, Albin Michel, 1977. 315 p.
12. MOREL, P. *Pour une francophonie réaliste*. Chisinau, ULIM, 2008. 107 p.
13. GEMAR, J-C. Langue, traduction et culture paneuropéenne. In : La francopolyphonie : les valeurs de la francophonie, Colloque international, Chisinau, ULIM, 21-28 mars 2008. pp. 14-15